



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Inconscient digital, excitation des limites, écran bêta

Digital unconscious, excitation of limits, beta screen

L. Poenaru

Centre médical Peillonex, 67, rue de Genève, 1225 Chêne-Bourg, Suisse



INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 22 août 2019

Mots clés :
Sujet digital
Psychanalyse
Sociopsychologie
Écran
Perversion
Addiction ordinaire

R É S U M É

Contexte. – Les effets psychologiques et environnementaux de la culture digitale interrogent de plus en plus les chercheurs et les penseurs contemporains confrontés à un contexte sans précédent. Les analyses convoquent nécessairement plusieurs strates de compréhension disciplinaire. Une des caractéristiques principales qui émerge des travaux à notre disposition tient à la paradoxalité des effets : nous sommes en présence d'objets simultanément créatifs et destructeurs. Dans l'approche psychanalytique, il manque, à notre connaissance, une prise en considération de la bidirectionnalité des effets : ce que le sujet met en œuvre dans le digital et, surtout, ce que ce dernier produit à l'inconscient du sujet.

Objectifs. – Ce travail qui ouvre le débat « Sujet digital » proposé par la revue *In Analysis*, tente d'isoler les effets produits par l'hyperstimulation numérique chez le sujet normal pour en dégager une série de particularités inconscientes ; il vise également à démontrer l'intérêt du cadre conceptuel psychanalytique dans la compréhension des effets secondaires de la vie digitale. Dans ce cadre, nous souhaitons décrire en préambule le phénomène d'addiction ordinaire et sa relation avec le concept de traumatisme. Ceci nous amènera à décrypter le remaniement des limites par une excitation (perverse), une pollution et une extraction de données qui débordent les logiques classiques du fonctionnement psychique. Dernier point théorique à clarifier : l'écran bêta (Bion) et ses modifications face aux agglomérations sensorielles.

Méthode. – Cette recherche théorique explore une série de travaux issus principalement de la psychanalyse, de la sociologie, de la psychosociologie, de l'épidémiologie, permettant la compréhension du concept psychanalytique de limite et des remaniements qu'elle paraît subir à l'âge du numérique. D'autres concepts indissociables sont définis et questionnés : traumatisme, perversion, écran bêta.

Résultats. – Nos données théoriques et expérimentales suggèrent la présence d'un ensemble d'effets secondaires de la vie digitale qui touchent aux limites : la tendance à l'addiction ordinaire, l'augmentation des cas de dépression et d'anxiété dans le monde, l'augmentation des temps d'écran, etc. Dans une perspective psychanalytique, ces données suggèrent : la fragilisation des limites en cas d'excitation traumatique voire perverse ; la tendance à la régression et au repli narcissique ; l'échec de la transitionnalité ; la tendance à la constitution d'un écran bêta (fragilisation de la barrière de contact divisant le conscient et l'inconscient) en raison d'agglomérations sensorielles équivalentes d'éléments bêta (au sens bionien) ; le brouillage des écrans psychiques et des dosages hallucinatoires. Selon une approche psychosociologique, l'on constate la mise en avant d'une relation sujet-numérique perverse, volontairement architecturée par des entreprises visant la consommation illimitée et l'exploitation économique de données.

Conclusions. – Les effets observés, discutés ici dans une analogie avec la crise environnementale, pourraient être intégrés dans le travail clinique et de recherche à l'intersection de l'approche psychanalytique et d'autres disciplines autorisant une meilleure compréhension de la complexité digitale. L'on propose également un engagement postmoderne des réflexions psychanalytiques qui intègre la pluralité des pouvoirs et des facteurs en jeu à l'ère digitale.

© 2019 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2019.06.010>

2542-3606/© 2019 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

Keywords:

Digital subject
 Psychoanalysis
 Sociopsychology
 Screen
 Perversion
 Ordinary addiction

Context. – The psychological and environmental effects of digital culture are increasingly challenging contemporary researchers and thinkers confronted with an unprecedented context. The analyses necessarily involve several layers of disciplinary understanding. One of the main characteristics that emerges from the work at our disposal is the paradox of the effects: we are in the presence of objects that are both creative and destructive. In the psychoanalytical approach, to this day, there is no consideration of the bidirectionality of effects: what the subject implements in the digital realm and, above all, what the latter produces in the subject's unconscious.

Objectives. – This work, which opens the “Digital Subject” debate proposed by the journal *In Analysis*, attempts to isolate the effects produced by digital hyper-stimulation in the normal subject in order to identify a series of unconscious particularities; it also aims to demonstrate the interest of the psychoanalytical conceptual framework in understanding the side effects of digital life. In this context, we will first describe the phenomenon of ordinary addiction and its relationship with the concept of trauma. This will lead us to decipher the redesign of the psychic limits through (perverse) excitation, pollution, and data extraction that goes beyond the classical logic of psychic functioning. The last theoretical point to be clarified concerns the beta screen (Bion) and its modifications when confronted with sensory agglomerations.

Method. – This theoretical research explores a series of works mainly through psychoanalysis, sociology, psychosociology, and epidemiology, which allows for the understanding of the psychoanalytical concept of limit and the reworking that it seems to undergo in the digital age. Other inseparable concepts are defined and questioned: trauma, perversion, and the beta screen.

Results. – Our theoretical and experimental data suggest the presence of a set of digital side effects that touch the psychic limits: the trend towards ordinary addiction, the increase in depression and anxiety around the world, the increase in screen time, etc. From a psychoanalytical perspective, the data suggest: the weakening of limits in the case of traumatic or even perverse excitation; the tendency towards regression and narcissistic withdrawal; the failure of transitionality; the tendency to build a beta screen (weakening of the contact barrier dividing the conscious and the unconscious) due to sensory agglomerations similar to the beta elements (in the Bionian sense); the blurring of psychic screens and hallucinatory doses. According to a psychosociological approach, we see the emphasis on a perverse individual-digital relationship, voluntarily structured by companies aiming at unlimited consumption and the economic exploitation of data.

Conclusion. – The observed effects, discussed here in an analogy with the environmental crisis, could be integrated into clinical and research work at the intersection of the psychoanalytical approach and other disciplines, allowing for a better understanding of digital complexity. We also propose a postmodern engagement of psychoanalytical reflections that integrates the plurality of powers and factors at play in the digital age.

© 2019 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Le langage binaire de l'ordinateur est également une irrésistible incitation à admettre dans chaque instant, sans réserve, ce qui a été programmé comme l'a bien voulu quelqu'un d'autre, et qui se fait passer pour la source intemporelle d'une logique supérieure, impartiale et totale.

Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, 1988

Introduction

Il en est du digital comme du dérèglement climatique : nous disposons de multiples preuves des effets nocifs de notre consommation *il-limitée* et pourtant nous poursuivons nos connexions, nos politiques, nos habitudes, nos achats, nos voyages, nos artifices, nos excitations, en suivant un consensus établi et inébranlable. Tout cela est-il l'expression de l'intrication des pulsions de vie/mort « organisatrices » du déni individuel et social ou sommes-nous contaminés par une perversion néo-libérale qui attaque les liens et les limites humaines via une large culture d'éléments bêta générant des comportements addictifs ? Convient-il de se dégager de l'emprise digitale, de la moduler, de mieux développer ses particularités créatives ? Devons-nous accepter le dorénavant indissociable couple humain-numérique du monde contemporain ?

Les réflexions philosophiques et scientifiques, traduisant l'inquiétude collective, prolifèrent. Aussi, les études critiques en psychosociologie, convaincues du lien indissociable entre approche psychanalytique, réalité sociopolitique et terrain culturel, nous livrent de nombreuses analyses des dynamiques que nous observons ou que nous pressentons. Il s'avère que, aux États Unis, les filles âgées de 12 à 14 ans se suicident trois fois plus en 2015 comparé à 2007 (Twenge, 2017) ; pour cette auteure, l'apparition des phénomènes observés, dont notamment un tsunami de troubles psychiatriques, correspondent à l'introduction sur le marché de l'iPhone. Bien que non directement corrélées au digital, les données que Twenge pointe sont choquantes – démontrant que quelque chose déborde les limites dans notre société numérique peuplée de complices d'une potentielle désorganisation de tous les écosystèmes – qui nous amènent à nous intéresser de plus près, dans une perspective croisant travaux psychanalytiques et psychosociologiques, à l'inconscient du sujet digital au sein des nouvelles configurations sociales et normatives.

La relation au numérique se caractérise par une forte paradoxalité : elle perturbe et, simultanément, permet de se connecter à des objets d'attachement en tant que moyens d'évasion inconsciente (MacRury & Yates, 2016). Elle favorise, dans certaines conditions, le développement cognitif, les prises en charge cliniques (Tordo, 2015 ; Tisseron & Tordo, 2017), la communication, la connaissance et, dans d'autres, une longue série

d'effets secondaires qui se mesure en termes psychologiques/psychiatriques, sociologiques, économiques, écologiques, etc. En suivant cette hypothèse des doubles effets paradoxaux qui semble confirmée par plusieurs études (ayant entraîné la mise en place de mesures médicales, notamment pour ce qui concerne l'usage des écrans par les enfants et les adolescents¹), il nous semble nécessaire d'interroger les conséquences de la vie digitale et virtuelle sur les limites inconscientes de l'individu, puisque la paradoxalité touche en premier les limites.

Les travaux psychanalytiques s'intéressent prioritairement aux expressions de l'inconscient individuel dans l'univers numérique auquel nous accédons chacun à notre manière, selon notre pulsionnalité et nos limites préexistantes. La position que nous souhaitons étudier prend en considération la tridimensionnalité des interactions :

- les actions du sujet sur Internet, à l'aide de sa subjectivité ;
- les actions d'Internet sur le sujet ;
- les effets, ou le parasitage inconscient entraîné par ces interactions.

Il sera question de décoder prioritairement les deux dernières dimensions, en décryptant les effets des écrans sur le sujet et en démontrant plus particulièrement les perturbations des actions digitales sur les limites individuelles du sujet normal. Autrement dit, nous allons explorer quelques interférences que cela semble apporter aux fondements psychiques. Ce projet nous oblige à nous situer dans une approche sociopsychanalytique au sein de laquelle nous recherchons une fécondité transdisciplinaire sans laquelle le sujet digital serait constitué uniquement de traces mnésiques archaïques insensibles à l'environnement comme aux envahissements numériques. Car, selon les tenants d'une approche psychanalytique radicale, le sujet reproduirait des boucles pulsionnelles non modulables par un contexte actuel potentiellement voire hautement dangereux. La psychanalyse rencontre encore d'énormes difficultés épistémiques à articuler les conflits subjectifs internes avec des idéologies externes faussement protectrices et qui interfèrent avec la capacité de penser. Jorge Canestri (dans [Magnenat, 2019](#)) souligne à ce propos le silence assourdissant des psychanalystes enfermés « dans un environnement qui se détériore en conséquence de notre propre activité » (p. 13). Activité, inactivité, déni, collusion ?

Nous entendons par sujet digital un individu possédant un inconscient singulier, au sens freudien, parasité par les interactions digitales. Ce sujet en mutation est actuellement exposé à un séisme numérique reconnu comme nocif par un ensemble de travaux. L'inconscient, qu'il soit freudien ou cognitif ou collectif, est dans une position sans précédent dans l'histoire de notre civilisation ; il est constamment sollicité, agressé, excité, globalisé, pollué, manipulé, infiltré par de puissantes machines qui visent l'extraction de données-ressources (au sens de digital labor, [Scholz, 2012](#)). La nature humaine, comme la nature en général, est devenue hautement et à tout moment exploitable, avec ou sans le concours de notre volonté. [Zuboff \(2019\)](#) insiste sur une nouvelle économie coproduite par nos actions digitales et des logiques agressives d'extraction de données personnelles à des buts d'analyse et de profits démesurés. Ces extractions produisent des remaniements entraînant la prise en compte d'un inconscient digital que les psychanalystes sont appelés à décrypter.

Avant d'ouvrir le débat sur une série de questions soulevées par le concept de sujet digital (mis en discussion par la revue *In Analysis* dans le cadre de son numéro 2/2019) et de donner la parole aux intervenants de diverses disciplines ayant accepté d'élargir notre regard, nous vous proposons, dans un premier temps, un détour

par le concept d'addiction ordinaire qui nous permet de situer notre problématique ; dans ce contexte, il sera question plus précisément de l'usage digital progressivement excessif observable dans le fonctionnement normal et de sa relation avec l'addiction en tant que psychopathologie, comme avec la perversion et le traumatisme. Une fois ces nécessaires éléments préliminaires brièvement énoncés, nous nous intéressons à l'excitation des limites ; un lien indissociable avec la perversion sera interrogé. Ce développement nous conduit à examiner les agglomérations sensorielles induites par l'environnement numérique et, par conséquent, l'hypothèse de la constitution d'un écran bêta (au sens bionien) susceptible de perturber la barrière de contact et la perméabilité des passages entre conscient et inconscient. Enfin, ce survol nous amène à esquisser des pistes d'intervention et de recherche clinique.

Addiction ordinaire et traumatisme

Le digital, comme la culture néo-libérale, pose en premier la question de l'addiction, d'un point de vue psychopathologique située dans un registre narcissique et structurellement conçue comme un état-limite : « Il s'agit, dans une immense majorité des formes cliniques de dépendance observée à l'heure actuelle, d'une inconsistance structurelle et d'une immaturité affective propre aux organisations fluctuantes que nous connaissons bien dans la post-adolescence ; le fond du tableau économique apparaît de toute évidence comme de nature dépressive et les symptômes observés, les mécanismes de défense (dont la dépendance du toxique) constituent un appel à l'aide à un objet magique et extérieur pour éviter de tomber dans la dépression » ([Bergeret, 1981](#), p. 12).

[Ehrenberg \(2012\)](#) rappelle par ailleurs un constat qui interpelle les psychanalystes depuis plusieurs années : « L'évolution de la société se marque à la fois par un déclin des structurations œdipiennes, mais aussi par une réduction du nombre de psychoses infantiles grâce au développement d'un tissu professionnel spécialisé » (p. 173). L'Organisation mondiale de la santé paraît du même avis : « Entre 1990 et 2013, le nombre de personnes souffrant de dépression et/ou d'anxiété a augmenté de près de 50 %, passant de 416 millions à 615 millions. Près de 10 % de la population mondiale est affectée et les troubles mentaux représentent 30 % de la charge de morbidité mondiale non létale » ([OMS, 2016](#)).

Une addiction ordinaire, ne répondant pas à tous les critères de l'addiction pathologiques mais presque, est repérée facilement dans les usages quotidiens. Il existe dorénavant suffisamment d'enquêtes démontrant que le temps d'écran augmente d'année en année. Ce dernier, note *Le quotidien du médecin (2017)*² est particulièrement pointé du doigt : « les enfants y consacrent en 2015 4 h 11 (4 h 29 pour les garçons, 3 h 55 pour les filles), une heure de plus en moyenne qu'il y a 10 ans (voire 2 heures chez les 15–17 ans). En outre, cette durée s'accroît avec l'âge (jusqu'à 5 h 24 chez les 15–17 ans). Plus de 60 % des enfants et adolescents sont sédentaires ». [Houghton et al. \(2015\)](#) soulignent de leur côté une augmentation dramatique des temps d'écran chez les enfants et les adolescents. Malgré cette augmentation qui n'est pas immédiatement associée à la dépendance, les études scientifiques recherchent systématiquement les prédicteurs de la dépendance et corréler le temps d'écran avec des troubles psychologiques ([Cocorada, Maican, Cazan, & Maican, 2018](#)).

Ces études butent néanmoins sur la causalité : est-ce que ce sont des troubles psychologiques préexistants qui déterminent le temps d'écran ou est-ce ce dernier qui rend malade ? Nous sommes sans doute face à une causalité circulaire, au sein de laquelle il n'est

² Consulté en ligne : https://www.lequotidiendumedecin.fr/actualites/article/2017/09/26/des-francais-pas-assez-actifs-rives-aux-ecrans-lalerte-de-sante-publique-france_850668.

¹ AAP (2016a, b).

pas simple de distinguer les facteurs tout en sachant clairement qu'une fragilité psychologique est un facteur de risque et prédispose aux addictions. La partie qui échappe aux études car se situant dans l'entre-deux des causalités doit être examinée avec plus de soin. Que dire de l'usage excessif qui ne rencontre pas tous les critères diagnostiques ? Si le temps d'écran augmente d'année en année (il suffit d'une auto-analyse pour s'en rendre compte) et nous arrivons dans 10 ans à 8 heures d'écran par jour en moyenne, sera-ce une addiction, une norme, un consensus dont les conséquences seront placées dans l'angle mort de la science ? Sera-ce dangereux pour la santé des populations et seuls des critères diagnostics stricts permettront de prendre une décision médicale et/ou politique ? Cette dernière sera-t-elle aussi passive qu'à propos de la crise climatique ? Que dire de la stimulation et l'accentuation de désirs préexistants ? Comment le temps d'écran et ses effets sont-ils dissimulés par une série de pathologies psychiatriques et/ou physique, ou des difficultés sociales et professionnelles, etc. (insomnie, obésité, diabète, anxiété, dépression, phobie, ADHD, *burn out*, mauvaise estime de soi, cancers, consommation croissante de biens et de services, surendettement, etc.) en apparence sans lien direct avec l'exposition à Internet et aux écrans ? Voir, pour plus de considérations à propos des implications de l'usage excessif d'Internet, des ordinateurs, des smartphones et des appareils similaires, le rapport OMS (2014).

Cette causalité souvent déformée et qui tend à échapper à la délimitation claire des facteurs en jeu semble prendre des contours plus précis et rejoindre notre hypothèse concernant la bidirectionnalité des effets lorsque des chercheurs démontrent qu'une série télévisée (en l'occurrence *13 Reasons Why* diffusée par Netflix) induit un excès d'actes suicidaires chez les adolescents (Nieder-kroenthaler et al., 2019). Pour ces auteurs, l'augmentation du nombre de suicides chez les jeunes seulement et l'indice d'une augmentation proportionnelle potentiellement plus importante chez les jeunes filles semblent correspondre à une contagion médiatique et suggèrent la nécessité d'apporter une représentation plus réfléchie du suicide dans les médias. Voici donc un concept qui mériterait bien plus d'attention et de recherches : la contagion médiatique (et la manière dont elle interagit avec les fondements psychologiques des individus). L'effet est encore plus mortifère lorsque nous apprenons, avec Singer (2018) qu'en 2017 à Chicago seulement, la violence des gangs a fait plus de victimes que dans l'ensemble des opérations spéciales américaines au cours d'une décennie de combats en Irak, puis en Syrie. Les réseaux sociaux sont, selon cet auteur, au centre de ces conflits sans précédent qui mobilisent de nouvelles dynamiques sociales. Il est évident que se faire injurier dans la rue dans une confrontation de gangs ou sur un réseau social devant des centaines ou des milliers de personnes n'a pas les mêmes effets sur le narcissisme.

Et si on prenait en considération des thèses moins académiques (puisque la recherche universitaire est parfois biaisée car financée plus ou moins indirectement par le complexe politico-militaro-industriel créateur lui aussi d'un certain consensus et de certains biais) et tout à fait plausibles, comme celle avancée par Alter (2017) : nous vivons dans un environnement digital irrésistible, conçu par des milliers d'ingénieurs dont la mission volontaire est de nous faire perdre notre autorégulation ? De Biasi (2018) de son côté parle de sujétion aveugle à l'objet fétiche de la culture numérique qui fait de nous des assistés, tandis que Stiegler (2018) en évoquant la *disruption* provoquée par l'accélération de l'innovation, suggère que les seigneurs de la guerre économique nous soumettent à des modèles qui détruisent les structures sociales et paralysent la puissance publique, amenant les individus à en devenir fous, individuellement ou collectivement. Une thèse semblable est défendue par Courtwright (2019) dans *The Age of Addiction* qui étudie le *limbic capitalism*, c'est-à-dire la présence croissante, dans notre environnement, de réseaux d'entreprises

compétitives ciblant précisément les voies cérébrales responsables des émotions, de la motivation, de la mémoire à long terme, etc. Regards paranoïaques, polarisés ou visionnaires ?

Dans la même veine des contestataires peu académiques, notons encore le point de vue très parlant de Lanier (2018) : « Car les stimuli d'un algorithme ne veulent rien dire ; étant vraiment aléatoires, le cerveau ne s'adapte à rien de réel, mais à une fiction. Ce processus – de devenir accro à un mirage insaisissable – s'appelle addiction. Alors que l'algorithme est en mesure d'échapper à une ornière, l'esprit humain en devient otage. Les pionniers de l'exploitation en ligne de cette intersection entre les mathématiques et le cerveau humain n'étaient pas des entreprises de médias sociaux, mais des créateurs de machines à sous numériques³ » (p. 15).

D'un point de vue psychanalytique, l'usage excessif voire addictif des médias digitaux soulève la question du comportement compulsif obsessionnel et de l'accès à la satisfaction. Il est fort possible que ce rapport compulsif à un environnement lui aussi excessivement stimulant (en termes d'images et d'informations) induise à la fois un stress numérique (Reinecke et al., 2016), une saturation cognitive et affective, et un échec de la satisfaction (Roussillon, 2001) ayant comme effet une reprise compulsive du processus de recherche de plaisir/déplaisir que l'approche psychanalytique a mis en évidence pour ce qui concerne les traumatismes (Poenaru, 2015, 2019) reliés à la pulsion de mort (Freud, 1920). La neurobiologie décrit une double boucle du processus addictif qui se définit par des processus opposants prenant en otage le sujet dépendant : des mécanismes dopaminergiques semblent empêcher le système de prévision de garder une trace de la valeur de récompense (d'une drogue), en altérant les moyens d'évaluation d'une récompense inattendue (Levy, 2017). L'indéniable corrélation traumatisme-compulsion suggère la présence d'un effet micro-traumatique des activités digitales qui invite les chercheurs d'orientation psychanalytique à s'exprimer dans le cadre d'un débat qui nous concerne tous.

Intéressés par le principe de l'énergie libre et les frontières de Markov (les « couvertures » du corps et de l'esprit formant la base d'une vie adaptée), Holmes et Nolte (2019) sont d'avis qu'en cas de traumatisme « l'entropie, c.-à-d., l'énergie libre non liée, prend le dessus à un niveau spécifique de l'intrication de la couverture de Markov (par exemple, au niveau de l'attente d'un monde sûr ou relativement prévisible). L'esprit est alors colonisé par le chaos et le potentiel pour un fonctionnement psychotique augmente si l'appareil de pensée lui-même est submergé, ou comme on pourrait le formuler psychanalytiquement, s'il est "attaqué". »⁴. Aussi, il se peut que le traumatisme endommage la capacité pour une inférence active (au cours de laquelle des sensations ascendantes sont comparées aux prédictions descendantes afin d'éviter les surprises informationnelles) ; en cela, les mécanismes mis en évidence par Holmes et Nolte se rapprochent de ceux observés dans le cas de l'addiction (altération des moyens d'évaluation/prédiction de la récompense). La présence de la compulsion de répétition mettant sur la piste d'une activation micro-traumatique permanente interroge, dans la perspective de Holmes et Nolte, la production par les pratiques digitales d'une énergie libre non liée psychiquement en lien avec l'inhibition de l'agentivité.

Roussillon (2001) nous offre quelques repères fondamentaux pour saisir les rapports virtuel-satisfaction-traumatisme. En évoquant l'impératif de la réalité du plaisir, il est d'avis que l'appareil psychique doit permettre le dépassement d'une satisfaction hallucinatoire qui ne serait qu'illusoire sans la présence de la réalité de l'objet. Cette dernière fait appel à une série de

³ Traduction par l'auteur.

⁴ Traduction par Marianne Robert à paraître dans *In Analysis*, 3(2), 2019

représentations adéquates (passant par des classements internes, des retenues, des différenciations, des transferts intrapsychiques, des actions spécifiques) et induit dans un deuxième temps une satisfaction en fonction de la réalité interne (histoire du sujet) et externe objective. L'auteur met de cette manière en évidence les composants du principe de réalité, enchâssés les uns dans les autres. Premièrement, la réalité du plaisir comme réalité vécue subjectivement à partir d'une satisfaction objective, ne se contente pas d'un leurre, ce dernier étant considéré comme une forme de traumatisme. Deuxièmement, la satisfaction doit tenir compte de la mémoire et des traces laissées par les expériences antérieures, l'objet étant à retrouver. Enfin, la réalité du plaisir doit tenir compte des conditions actuelles offertes au sujet, contrainte qui implique le deuil de l'absolu (l'identité de perception) et donc un certain renoncement aux formes présentes dans le passé en opérant un choix dans un présent forcément différent.

Que devient la réalité interne (et externe) si le sujet fait face à une excitation/pollution systématique de ses limites, à une accumulation de microtraumatismes dus à l'absence de satisfaction réelle, à des brouillages des représentations internes par des algorithmes, à des décalages entre le dedans et le dehors ? En recherchant l'objet externe de la satisfaction à partir des traces laissées par les expériences antérieures, le sujet digital ne se heurte-t-il pas à son absence réelle en même temps qu'à un parasitage continu induit par les mirages de la navigation sur Internet ? Les représentations internes ne sont-elles pas systématiquement et excessivement remaniées/renouvelées par une intelligence artificielle qui s'immisce (sans éthique) dans des contenus dorénavant hybrides, co-construits par des humains, des normes économiques et l'usage d'algorithmes opaques qui échappent aux logiques de l'intelligence humaine ? La réalité du plaisir est-elle de l'ordre de la réalité ? Bowles (2018), parmi bien d'autres, dénonce l'effet persuasif, manipulateur et destructeur des algorithmes, et la manière dont ils s'insèrent dans des systèmes apparemment neutres et objectifs, selon une architecture permettant une continuelle sérendipité adaptée au profil (Google) de l'individu.

Excitation des limites et perversion

Le nouvel ordre techno-social, imposant de nouvelles normes visant le comportement et le passage à l'acte plus que l'analyse critique ou la morale ou l'esthétique, nous oblige donc à penser la question des limites et des fondements qu'elles limitent ou *il-limitent* ; celles du sujet en interaction avec un environnement en mutation accélérée et avec un réseau Internet lui-même sans limites, sans oubli et, à certains égards, sans loi, du moins pour ce qui concerne l'utilisation du *big data* et les émergences (apprentissages non supervisés) de l'intelligence artificielle (elle-même basée sur de nombreuses études en neuropsychologie, psychologie sociale, etc.) qui se répercutent sur nos usages. Aussi, tout cela est indissociable des problématiques narcissiques, souvent mises en évidence par les psychanalystes, les sociologues et les penseurs de notre époque. Car la technologie, en ébranlant les limites et en excitant la toute-puissance par l'imposition de modèles hyperpuissants (et invitant à l'addiction), ne met-elle pas tout narcissisme dans une position fragile voire dans l'impuissance ? Godart (2019) parle de « nouvelle crise du narcissisme » et suggère une véritable modification de cette notion exigeant à être revisitée dans un contexte où le sujet est exposé à des métamorphoses majeures, l'entraînant dans les dérivés d'un monde à la recherche d'une authenticité factice et dangereuse. Cette auteure développe le concept de « narcissisme social », interstice spécifique qui traduit des comportements qui ne sont ni du ressort du narcissisme pathologique ni du simple égotisme. Storr (2017) s'intéresse à la

culture de l'estime de soi et à ses effets en termes de narcissisme, dépression et anxiété (face aux attentes démesurées que nous impose l'idée d'estime). Selon cet auteur, la crise financière du début de ce siècle a permis le passage d'un narcissisme grandiose à un narcissisme vulnérable. Un regard provoquant sur le narcissisme exacerbé du monde contemporain nous est proposé par Samuels (2014) qui explique la complicité libérale en développant l'idée d'obsession narcissique. Il part ainsi d'une question essentielle : pourquoi les humains sont-ils amenés à promouvoir des systèmes qui les conduisent à l'oppression ? Pour expliquer cette complicité libérale, il défend l'idée que plus les humains souffrent de pertes d'opportunités et d'inégalités sociales, plus ils recherchent la position de gagnants (foncièrement narcissique) dans le système qui les oppresse. Notons encore que, selon Bergeret (1974), même une structuration mature (névrotique) de la personnalité, lorsqu'elle est confrontée à des traumatismes répétés, tend à retirer une partie de la libido à l'objet au profit du narcissisme, de parties du corps, de fixations orales ou anales, etc.

À l'augmentation des cas de dépression et d'anxiété, ou au déclin des structurations œdipiennes, nous pouvons ajouter la perte de paramètres spatio-temporels (regarder en direct le tsunami à la télévision, etc.), les injonctions d'instantanéité, d'ubiquité et d'attention, la globalisation des sollicitations et des identités, la fragmentation (morcellement) des situations (interruptions par des notifications), etc. Le nouveau contexte digital semble ainsi contribuer à l'excitation des limites dans un environnement numérique pas toujours conçu selon une logique œdipienne. Pertes (des limites) et intrusions (car limites insuffisantes) sont au rendez-vous : le fond et la surface sont hautement mobilisés. Nous connaissons les traits généraux du *borderline* : instabilité des relations interpersonnelles ; instabilité marquée et persistante de l'image de soi ; anxiété, sentiment chronique de vide, conduites addictives, idéation persécutrice et symptômes dissociatifs. Sans répondre à tous les critères et sans atteindre la sévérité de ce type de personnalité, le sujet digital paraît s'en approcher de plus en plus.

Arrêtons-nous un moment sur la « limite » en psychanalyse. Green (1990) nous aide à clarifier ce concept à partir de la notion de clivage ; ce dernier est présent à l'intérieur de la pulsion, entre le corps et le psychisme, à l'intérieur de l'appareil psychique, spatialement et temporellement. Sauf qu'il n'y a nulle part un clivage très net, précise-t-il, puisque toute frontière présente de nécessaires ouvertures (somatiques et psychiques) sans lesquelles les dimensions de dedans/dehors, bon/mauvais, plaisir/déplaisir, psychisme/réalité, etc. ne seraient pas expérimentées. Ces frontières, maintes fois développées en psychanalyse (rappelons également le concept de *Moi-peau*, Anzieu, 1992), se constituent principalement au cours du développement précoce, grâce au fonctions contenantantes (maternelles en premier) de l'environnement. Face à cette complexité, Green propose la limite comme « une frontière mouvante et fluctuante, dans la normalité comme dans la pathologie. La limite est peut-être le concept le plus fondamental de la psychanalyse moderne. On ne doit pas la formuler en termes de représentations figurées, mais en termes de processus de transformation d'énergie et de symbolisation (force et signification) » (Green, 1990, p. 125–126).

Perte et intrusion sont donc les principales angoisses lorsque les limites (les barrières protectrices) ne sont pas suffisamment organisées par les défenses du Moi et par les capacités de liaison. Dans ce cas, avance Green, « le clivage suit les frontières du Moi dans leurs mouvements, non pas selon un comportement en rapport avec la situation, mais comme porté par une sorte de flux et de reflux, alternant entre l'expansion et/ou la rétraction, qui sont une manière de réagir à l'angoisse de séparation (perte) et/ou l'angoisse d'intrusion (implosion) » (p. 133).

Ce clivage (des cas-limites) n'est identique ni au refoulement dans la névrose (accompagné d'un travail intérieur de symbolisation repérable dans le retour du refoulé), ni au clivage dans la psychose (qui procède à un morcellement). Ainsi, les cas-limites, selon Green, présentent une incapacité fonctionnelle à des dérivés de l'espace potentiel (phénomènes transitionnels) : le rêve (intermédiaire interne entre l'inconscient et le conscient-pré-conscient) et l'aire de jeu ou d'illusion (au sens Winnicottien) entre le dedans et le dehors. Deux frontières sont instaurées par le clivage : entre le somatique et le libidinal (le soma fait alors intrusion par des symptômes psychosomatiques ou d'hypocondrie) et entre la réalité psychique et la réalité extérieure (l'absence de symbolisation se retrouve ici dans la mise en acte).

L'utilisateur normal (ou l'addictif ordinaire) du digital n'est certainement pas un cas-limite. Toutefois, en s'exposant à une excitation, une pollution et une exploitation systématique de ses ressources et de ses limites internes, il est obligé, à divers degrés, à s'exposer à des menaces de perte et d'intrusion générées par la mobilisation fantasmatique d'une dyade mère-bébé muée en dyade humain-machine ouvrant sur un infini espace potentiel constitué de leurres, de mirages, de promesses qui, paradoxalement, font écran à la détresse et à l'échec de la transitionnalité. Pour Citton (2013), l'Internet se trouve à mi-chemin entre le terrain de jeu (*playground*) et l'usine (*factory*), sorte de mode de production relevant du *playbor*. Le jeu est ainsi devenu une production de données. Les nouvelles modalités d'interaction (et d'extraction de données) appellent à « constituer de nouvelles catégories analytiques pour comprendre les processus en cours » (p. 77), en mettant au premier plan la notion d'exploitation.

Le smartphone convoque inévitablement le concept d'objet transitionnel (Winnicott, 1971), première possession non-Moi et zone d'expérience intermédiaire entre la dépendance à la mère et la découverte du monde. Cet objet permettant le contrôle et l'apaisement de l'angoisse, traduit conjointement le pouvoir et l'impuissance, la dépendance et l'indépendance. L'objet transitionnel est identifié et étudié comme objet paradoxal par Roussillon (1991). La paradoxalité pour ce qui concerne le smartphone est examinée par MacRury et Yates (2016) qui proposent le téléphone mobile comme réalisation du concept d'objet transitionnel, figuration pratique du premier objet : « En tant qu'élément majeur de la réflexion sur la "culture" et l'expérience, le mobile est également un étayage dans la mise en œuvre dramatique et continue d'une autre idée clé : "l'espace potentiel". Le téléphone mobile promulgue et dramatise "l'espace potentiel" et, en tant que tel, il invite à des interprétations qui cherchent à analyser "l'espace potentiel" (paradoxal) dont il est question dans la psychanalyse des relations d'objet³ » (p. 47).

Mais peut-on réellement parler d'objet transitionnel ? Ce dernier n'est-il pas caractérisé par son inertie passive qui se met à disposition de la pulsionnalité et des projections inconscientes, permettant ainsi l'utilisation de l'objet (selon la relation d'objet qui fonde notre structuration psychique) ? Un *smartphone* est-il réellement apaisant et passif ? Les données à notre disposition semblent indiquer que l'usage (ordinaire) produit un double effet paradoxal : calme et anxiété. L'addiction croissante ne traduit-elle pas l'échec de la transitionnalité, bien qu'elle soit convoquée dans les rapports au *smartphone* ? Nous présente-t-on alors une illusion qui n'est qu'un leurre traumatique favorisant la régression et la fixation ? La libido, dans ce cas, semble osciller entre l'objet et le narcissisme et finir son va-et-vient, à force d'échecs, dans le registre narcissique, persécutoire et dans la fixation addictive. Evidemment, tout cela est modulé par l'objet interne (sa vivacité, ses rapports au réel de la satisfaction) et donc par la relation d'objet prédominante dans chaque individu (au sens de Bergeret, 1974) ; une évolution satisfaisante devrait mener à la dispersion de la transitionnalité dans d'autres territoires intermédiaires

partagés (art, imagination, création scientifique, etc.) et plus complexes.

Une de mes patientes, 40 ans, diagnostiquée *borderline* par un service de psychiatrie universitaire, dort encore aujourd'hui avec un coussin de son enfance rempli de plumes. Or, la nuit, pour calmer son angoisse, elle se pique jusqu'au sang avec des plumes qu'elle fait ressortir de la fourre (enveloppe) du coussin. Cette situation, que nous n'allons pas analyser plus en détail, illustre la possibilité qu'un objet transitionnel mette en acte la condensation de l'apaisement et de la destructivité (éléments α et β bioniens sédimentés par la fixation), montrant ainsi l'échec de la transitionnalité dans son évolution vers un fonctionnement plus mature, permettant la mobilité de l'objet interne dans d'autres espaces intermédiaires. Encore une fois, il s'agit, dans le cas de l'objet transitionnel, d'un objet inerte agi par le sujet et non pas d'un objet qui exerce une emprise perverse. Pour ces raisons, le smartphone évoque l'objet transitionnel enkysté par l'emprise potentiellement perverse et traumatique qu'il exerce, induisant la reprise compulsive du processus sur le modèle de l'addiction. En position infantile, l'utilisateur du téléphone semble s'en remettre à une mère (ou un adulte) qui tire profit de sa fragilité et de son désir de jouer. Raison de plus pour produire une régression profitable économiquement.

Le sujet digital, comme mentionné plus haut, est confronté à des environnements intrusifs qui excitent et exploitent en permanence les limites et leurs repères (internes et externes). Cela se fait par l'entremise d'artefacts « organiques » (le *smartphone*, par exemple) qui brouillent la frontière entre l'outil et son utilisateur (De Biasi, 2018) et qui confond les perceptions de soi et du monde en construisant un univers géré et fondé par des logiques algorithmiques et économiques. Ces logiques ne semblent pas en accord avec les logiques psychiques faisant nécessairement appel à la symbolisation et à la mémoire individuelle comme fondements de l'existence. Aussi, peut-on dire que les excès observés entraînent une stimulation de la pulsion de mort, sorte de défense face à la perte des limites ? Cela est-il en lien avec l'usage croissant des jeux en ligne, dont les contenus impliquent trop souvent des scènes de violence et de guerre ? Est-ce que, lorsque la limite est débordée par l'excitation et l'emprise perverse, le sujet digital, pris en otage, développe des sentiments d'attachement que l'on repère dans le syndrome de Stockholm ?

L'acte pervers (comme l'abus) perturbe les limites individuelles du Moi à la suite de relations au cours desquelles « un des partenaires est complètement indifférent à la fragilité ou au désir de l'autre » (McDougall, 2002). Knafo et Lo Bosco (2016) défendent la thèse que nous vivons à l'âge de la perversion : « Il est intéressant de noter que la perversion et la technologie violent de manière agressive les limites normatives dans le but de réduire la menace existentielle et personnelle, de transcender la limitation pour créer de nouvelles normes et d'ouvrir de nouveaux espaces de possibilités. Les deux répondent au traumatisme de la limite (car la limite tue) et aux limites du traumatisme (qui cache une mort). En réponse à la menace et aux limitations du corps et du monde, la perversion et la technologie entraînent avec elles des découvertes, des chemins et des plaisirs imprévus, ainsi que de graves dangers³. » (p. 4–5) En se basant sur le point de vue freudien selon lequel les manifestations de la perversion aboutissent à la déshumanisation et à l'érotisation d'un objet, Knafo et Lo Bosco sont d'avis que la prolifération de la technologie facilite la relation perverse, puisqu'elle incite à la désincarnation et à la déshumanisation, à la substitution de la relation humain-humain par l'interaction humain-machine.

Pour Johanssen (2018), sous l'apparence de communication et de connexion, Facebook, par exemple, attire ses utilisateurs dans une relation fondée sur l'exploitation (des données pour des raisons économiques). Cet auteur conçoit le processus de

traitement des données comme « Un double lien pervers qui simultanément adore et détruit les utilisateurs et leurs données, les chérit en tant que sujets et les abuse en tant qu'objets³ » (p. 147).

Ainsi, ce que nous représentons en ligne et la manière dont nous sommes automatiquement transformés en *data*, *patterns*, catégories, cette insistance à tout coder ressemble, pour Johanssen, à l'insistance d'un sujet schizophrène ou psychotique qui ne partage pas la même réalité avec son entourage. Sauf que nous avons établi une relation compliquée et symbiotique avec les services et plateformes qui traitent nos données, que l'auteur associe à la dyade mère-bébé et à une peau commune (au sens du *Moi-peau* d'Anzieu). « Leurs données sont situées dans une zone limite, un monde souterrain où elles ont simultanément un pouvoir d'action sur eux et sont rejetées³ » (p. 166).

Johanssen considère la dynamique suppression-récompense comme symptomatique de la perversion et de la relation sadomasochique au sein de laquelle les partenaires se complètent dans leur désir (in)conscient de pouvoir, de contrôle, de punition, de rétraction, de suppression et de récompense. Nous retrouvons ainsi les deux flux, l'expansion et la rétraction, décrit par Green (voir plus haut) à propos du fonctionnement limite.

Agglomérations sensorielles et écran bêta

Les limites étant surchargées de stimulations, il se pose accessoirement la question de la mémoire individuelle et de ses refoulements sollicités eux aussi de manière paradoxale. D'un côté il semble se constituer sur des serveurs une hypermnésie numérique stockant toute activité digitale pour la corréler avec notre identifiant publicitaire Google personnel⁵, de l'autre un désinvestissement des capacités mnésiques en raison de la possibilité d'activer à tout moment Google, (hyperpuissant, hypermnésique, toujours à portée de main) pour trouver une information. Parallèlement, notre mémoire est saturée par la surcharge informationnelle. Surfer sur Internet, suggère Francis Eustache⁶, neuropsychologue, « stimule une mémoire du passé immédiat ou, dans le meilleur des cas, une mémoire de travail surdimensionnée capable de traiter simultanément de multiples informations (textes, images, sons...). (...) Ce type de mémoire à court terme s'exerce au détriment d'une réflexion sur notre passé et notre futur, sur notre relation aux autres, sur le sens de la vie... Or les travaux en neurosciences cognitives montrent que l'un de nos réseaux cérébraux (le réseau par défaut), indispensable à notre équilibre psychique, s'active lorsque nous nous tournons vers nos pensées internes, que nous nous abandonnons à la rêverie, à l'introspection, ce que ne favorise pas le recours intensif à des béquilles mnésiques. Enfin, mémoriser des chansons, des poèmes, etc., nourrit le partage et la solidarité, renforce le lien social, améliore la qualité du vivre ensemble. »

À partir de ces constats pour le moins inquiétants, peut-on à juste titre interroger la manière dont les activités digitales mobilisent la mémoire à long terme et le refoulement, voire les perturbe à la fois par l'imposition d'une hypermnésie (dont les informations stockées peuvent être accessibles à tous) qui n'autorise plus l'oubli et par des limitations mnésiques qui fragilisent la consistance des contenus refoulés comme capital de notre équilibre psychique ? Car le refoulement n'est-il pas consubstantiel de l'organisation « mature » des contenus psychiques, impliquant la prise en considération de l'angoisse de castration, des interdits et,

d'un point de vue topique, une prise de position du Moi dans l'entre-deux des principes de plaisir et de réalité ? Que signifie pour le Moi d'être associé à des traces, images, informations personnelles disponibles numériquement pour une durée illimitée ? L'accès à Internet brouille-t-il les interdits ? De nouveaux paradoxes, intéressants et difficiles à saisir, mais qui restent à décrypter par les chercheurs d'orientation psychanalytique.

L'agglomération sensorielle vécue au cours des activités digitales semble mettre à l'épreuve une de nos limites conçue comme une barrière de contact (Bion, 1962), entité qui doit son existence à la prolifération d'éléments alpha (impressions sensorielles assimilées par la psyché, organisées et réutilisables). Rappelons que, dans la perspective bionienne, la fonction bêta, l'opposé de la fonction alpha (assurant les liaisons symboliques) correspond à la gestion d'émotions brutes qui cherchent à être assimilées. La rêverie maternelle est entendue comme un prototype de la fonction alpha ; la mère, en recevant les éléments bruts non organisés (sentiments, sensations, motions) de son enfant, a la possibilité de les lui restituer élaborés, « bonifiés ». L'accumulation d'éléments bêta serait ainsi à l'origine d'une indigestion mentale, un refoulement de l'apprentissage en raison de la surcharge informationnelle.

La barrière de contact, constituée par une fonction alpha en constante formation, est utilisée comme une membrane protectrice (rappelant la couverture de Markov évoquée par Holmes & Nolte, 2019) qui, par sa composition et sa perméabilité, sépare les phénomènes psychiques en deux groupes : l'un assumant une fonction consciente, l'autre une fonction inconsciente. « Le terme "barrière de contact" met l'accent sur l'établissement d'un contact entre conscient et inconscient, et le passage sélectif d'éléments de l'un à l'autre. L'échange d'éléments de conscience à inconscient et vice versa dépendra de la nature de la barrière de contact. (...) La nature de la transition de conscient à inconscient et inversement, et donc la nature de la barrière de contact et de ses éléments alpha constitutifs affectent la mémoire et les caractéristiques de tout type de mémoire³ » (p. 17–18).

Pour Bion, la barrière de contact, en cas d'agglomérations sensorielles et donc de prolifération importante d'éléments bêta, est remplacée par un écran bêta entraînant la confusion entre conscient et inconscient : l'écran bêta (...) n'est pas en mesure d'effectuer une division des pensées entre conscientes et inconscientes³ » (p. 106).

Les écrans digitaux produisent-ils, par leur caractère illimité, des écrans bêta ? L'hypothèse paraît audacieuse. En tant que défense contre toute expérience émotionnelle significative, l'écran bêta met-il sur la piste d'un univers digital générant des émotions (le stress en premier, pour rester à un niveau général confirmé par les études) inacceptables car traumatiques ? Sans aboutir à un écran bêta du registre de la psychose, conduisant à une confusion conscient-inconscient, peut-on supposer que l'excitation constante des limites superpose à ces dernières un écran « défensif » semblable à l'écran bêta bionien ?

Lavallée (1999) nous aide à mieux saisir les interactions entre nos limites psychiques et les limites numériques. Intéressé par les enveloppes visuelles du Moi, cet auteur démontre que le sujet percevant se construit grâce à une double boucle contenant supposant la perception du stimulus, la projection de ses propres représentations sur le stimulus et le retour d'une perception subjectivée, en accord avec le monde interne de l'individu. Cela implique l'activation d'un quantum hallucinatoire bien dosé accompagnant le trajet pulsionnel. Le moi se satisfait ainsi de cette emprise défensive sur le monde, des figurations-écrans et de la constance perceptive créée. Cet écran psychique peut être trop opaque (par excès de polarité hallucinatoire négative empêchant le flux pulsionnel dedans-dehors et la double boucle) ou trop transparent (par excès de polarité hallucinatoire positive).

⁵ Voir l'article « Données personnelles : sur les téléphones Android, des applications très bavardes avec Facebook », *Le Monde*, 30.12.2018 : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/12/30/donnees-personnelles-sur-les-telephones-android-des-applications-tres-bavardes-avec-facebook_5403566_4408996.html.

⁶ Testard-Vaillant, P (2014). *Le numérique nous fait-il perdre la mémoire ?* CNRS Journal. Consulté en ligne : <https://lejournal.cnrs.fr/articles/le-numerique-nous-fait-il-perdre-la-memoire>.

L'écran digital comme prothèse et prolongation du visuel et son utilisation maniaque semblent parasiter la fonction contenante de l'écran psychique et la régulation des flux perceptifs et des dosages hallucinatoires dans le va-et-vient entre le dedans et le dehors (Poenaru, 2019). L'interface écran psychique du sujet digital pourrait ainsi être perturbée par un écran digital trop transparent qui met à mal la conjonction bien dosée d'hallucinoire auto-réflexif. Cela suggère un parasitage permanent de la fonction contenante hallucinoire qui risque ainsi d'avoir un effet traumatique par excès de stimuli. Les deux écrans, psychique et digital, dans cette perspective, semblent interagir, se compléter, produire des interférences et se déformer réciproquement, ce qui rappelle les nouvelles émergences convoquées par l'intelligence artificielle et l'apprentissage non supervisé. La double boucle contenante prend-elle le temps d'achever son parcours face à tant de stimulations ? Ou, s'agit-il d'un traitement perceptif qui, comme le suggère Eustache à propos de la mémoire à court terme, s'exerce au détriment d'une réflexion profonde de nous-mêmes ? Cela favorise-t-il également un excès d'hallucinoire positif ?

Bion et Lavallée nous apportent, avec des perspectives différentes, des éléments théoriques psychanalytiques à propos du devenir des agglomérations sensorielles (induites par notre vie digitale potentiellement traumatique) et de leurs interférences avec les limites psychiques. D'un côté il existe le risque de constituer un écran bêta qui perturbe la barrière de contact et la perméabilité des passages entre conscient et inconscient, de l'autre, la stimulation systématique d'un fantasme omnipercitif (Virilio, 2012, emploie le terme de « mégaloscopie » du monde contemporain) générant la vision d'un monde tout-puissant et effrayant par excès de stimuli. La « transparence » des écrans, en autorisant un puissant flux d'images (notamment) et d'informations, est-elle à l'origine d'une confusion conscient-inconscient, dedans-dehors qui perturbe les ancrages psychiques individuels ?

Discussion

Les perspectives théoriques parcourues suggèrent l'existence d'une composante toxique dans la relation sujet-digital. L'analogie avec la pollution et le dérèglement climatique nous paraît inévitable car le sujet ne peut pas être dissocié de son environnement. Après de multiples oppositions et controverses, un consensus scientifique (sans réelles mesures politiques) a été établi reliant la situation climatique à l'activité humaine : production d'énergie, industrie, agriculture, transports, habitations, déchets, etc. Une des innombrables conséquences de ce changement est ignorée au nom de l'idéologie du progrès encore prédominante : selon des chercheurs des universités de Berkeley et Princeton (Hsian, Burke, & Miguel, 2013), une compilation de 60 études quantitatives rigoureuses (faites dans les domaines de l'archéologie, la criminologie, l'économie, la géographie, l'histoire, les sciences politiques et la psychologie), apporte des preuves que le réchauffement climatique tend à exacerber les violences, tant individuelles que collectives, dans toutes les grandes régions du monde. Relié au complexe militaro-industriel, l'extraction illimitée de ressources est également indissociable des conflits mondiaux ; couplée à la déstabilisation géopolitique et aux dérèglements climatiques, cette extraction contribue à l'augmentation des risques de guerre dus à la réduction de l'accès aux ressources et à la perte en qualité (Barnett & Adger, 2007).

Aussi, le numérique est de plus en plus vorace en énergie. Selon le rapport⁷ de 2018 du *think tank The Shift Project*, la consommation en énergie du numérique est en hausse de 9 % par an. Les données de ce projet indiquent que « le nombre de smartphones passe de

1,7 milliard en 2013 à 5,8 milliards en 2020, en croissance de 11 % par an » (p. 34).

Les études sur l'anthropocène explorent l'hypothèse selon laquelle l'influence de l'humain sur la biosphère a atteint un tel niveau qu'elle est devenue une « force géologique » majeure capable de marquer la lithosphère. Les rapports à la mère-nature ont été largement modifiés et s'avèrent hautement pervers ; guerres, utilisation démesurée de ressources, océans de plastique, extinctions d'espèces, etc. ne sont que quelques effets manifestes de la logique de l'illimité. Il est évident que l'addiction digitale ordinaire tend à immobiliser les individus dans un monde virtuel et pseudo-transitionnel fascinant, face auquel la nature (avec ses dimensions démultipliées) perd, paradoxalement, de son importance, puisqu'elle suppose une temporalité, une spatialité et des potentialités dorénavant brouillées par les réflexes digitaux. Ewing, Meakins, Hamidi, & Nelson (2014) rappellent une tendance aux États Unis (deuxième pays le plus polluant au monde après la Chine et présentant un des taux les plus élevés de temps d'écran) : au rythme actuel, 44 % de la population pourraient être obèses en 2030. Un des facteurs mis en évidence : la sédentarité. Il est clair que dans ces conditions les individus ont tendance à rester connectés à Internet plus qu'à la nature, qui devient une entité abstraite et sans valeur.

L'on peut tout simplement rétorquer que cela n'intéresse pas les cliniciens et les chercheurs d'orientation psychanalytique (et encore moins les patients). L'on peut tout aussi bien entretenir le déni général en respectant le projet psychanalytique classique : analyser les refoulements, les manques, les traumatismes précoces, etc. Les pratiques cliniques mettant au travail les expériences précoces doivent sans aucun doute continuer à représenter le principal axe de travail dans l'approche psychanalytique. Or, nous voyons difficilement comment un sujet pourvu d'un inconscient dont le fonctionnement dépend largement de ses limites peut vivre en équilibre avec soi-même et son environnement lorsque les deux entités font l'objet d'extractions abusives et traumatiques de ressources (psychologiques/physiques) bousculant à divers degrés les limites et ce qu'elles contiennent d'essentiel pour l'équilibre des écosystèmes. Pour Zuboff (2019), « tout comme la civilisation industrielle s'est épanouie aux dépens de la nature et menace maintenant de nous coûter la Terre, une civilisation de l'information façonnée par le capitalisme de la surveillance et son nouveau pouvoir instrumentaliste prospérera aux dépens de la nature humaine et menacera de nous coûter notre humanité³. » (p. 11).

Sur plan clinique, l'immense difficulté que pose la compréhension du sujet digital tient à l'application des postulats théoriques étudiés. Car au-delà des interactions entre les limites subjectives (voire pathologiques) et les limites digitales, et de leur mise au travail dans un cadre clinique, doit intervenir une position quasi idéologique (quoique largement défendue par des résultats scientifiques) du clinicien généralement proscrite dans l'approche psychanalytique. Il n'est en effet pas permis, en psychanalyse, d'avoir une orientation politique manifeste et engagée afin de ne pas inhiber la libre expression des positions personnelles du patient ; l'on prescrit ainsi, pour le thérapeute, la neutralité bienveillante. Or, dans ce qui précède, nous avons vu que le digital, au même niveau que le climat, est au croisement de données de santé publique et de positionnements politiques. Être clinicien d'obédience psychanalytique à l'ère du numérique et de la crise environnementale suppose-t-il alors d'afficher son orientation politico-scientifique ? Vouloir protéger son patient des effets psychologiques délétères de la propagande et du consensus consumériste en offrant un cadre de pensée adapté à un contexte vraisemblablement toxique semble passer obligatoirement par l'engagement dans une position sans laquelle la clinique est complice ou entre en collusion avec les logiques économiques,

⁷ Consultable en ligne : <https://theshiftproject.org/article/pour-une-sobriete-numerique-rapport-shift/>.

médiatiques et algorithmiques agressives et sans précédent observées dans le monde contemporain. Cette logique et ses effets pourraient faire l'objet d'interprétations psychanalytiques de même que les souvenirs précoces, en prenant en considération les après-coups successifs et la multitude des facteurs en jeu, leurs interactions, leur dynamique et leur évolution. N'oublions pas que, malgré l'interdiction, aux États Unis, d'associer des publicités à des applications smartphone destinées aux enfants de moins de 5 ans, elles sont présentes dans 95 % des cas (Meyer et al., 2019) ; ces auteurs analysent à leur tour les méthodes commerciales utilisées en les qualifiant de manipulatrices et disruptives.

Le clinicien psychanalyste face ou derrière un patient souffrant, au même titre qu'il explore et reconstruit la mémoire précoce, se doit d'examiner et remanier des éléments inconscients pris dans une succession temporelle allant jusqu'aux souvenirs récents enregistrés à travers la culture et ses consensus sociaux, les médias et les agglomérations sensorielles (images, informations, stéréotypes, pressions sociales et algorithmiques, etc.) auxquelles tout sujet est exposé dans une vie hypermoderne. Pour entrer en matière de manière plus concrète et plus sûre, le clinicien a par exemple la possibilité d'évaluer dans un premier temps le niveau de cyberdépendance de son patient à l'aide d'*Internet Addiction Test* validé en français par Khazaal et al. (2008). Ce test constitué de questions relatives aux préoccupations personnelles (conscientes) en lien avec l'utilisation d'Internet et les états que cela génère, permet à la fois une évaluation directe de l'exposition et une entrée en matière pour une élaboration plus profonde des motivations et des conséquences.

Conclusion

Ce travail a eu comme principal objectif de définir, de décrypter et de questionner certains aspects d'un contexte digital complexe qui ne pourrait pas être appréhendé et discuté sans une approche transdisciplinaire. Son second objectif a été d'ouvrir le débat, dans le cadre de la revue *In Analysis*, à propos d'un inconscient digital vraisemblablement assujéti simultanément aux forces obscures internes bien connues en psychanalyse et aux injonctions inouïes et vraisemblablement perverses qui se déploient avec une virulence croissante au sein de notre environnement numérique.

Pour les raisons évoquées dans le cadre de cette réflexion, les chercheurs d'obédience psychanalytiques sont appelés à contribuer à la réflexion globale concernant la bidirectionnalité des effets : ce que le sujet agit sur le digital et, dans une égale mesure, ce que le digital produit au sujet, sans oublier la manière dont ces dynamiques parasitent l'inconscient. Au risque d'une agglomération épistémique (semblable aux agglomérations sensorielles), nous avons souhaité esquisser une large série d'hypothèses secondaires, de pistes de recherche et de questionnements afin de nous assurer que le débat ouvert couvrira un ensemble suffisamment étendu de cette problématique complexe ; nous avons également considéré prioritairement le sujet normal exposé à une addiction ordinaire, celui qui passe sous les radars des politiques de santé et qui déguise sa souffrance dans des formes plus dispersées (dans divers signes cliniques) que l'on peut difficilement diagnostiquer comme une addiction pathologique. Par manque d'espace, des considérations relatives aux bénéfices apportés par le digital n'ont pas été développées ; nous avons volontairement souhaité nous focaliser sur ses effets secondaires. Il manque clairement, dans le cadre du présent travail, un examen de l'addiction à Internet qui implique plus manifestement des traits psychopathologiques sortant de l'ordinaire sur lequel nous ne nous sommes pas focalisés afin de mieux délimiter les effets fondamentaux du digital sur l'individu. Aussi, une attention particulière (sous-tendue par la contagion médiatique évoquée plus haut)

devrait être accordée aux nouvelles générations confrontées aux stimulations informatiques dès leur naissance [comme le suggèrent nos collègues Mussat et Sarfati (2019) dans le cadre du présent numéro de *In Analysis*]. Ces pistes nécessitent de nouvelles explorations afin de déterminer plus finement – et dans une perspective postmoderne prenant en considération la pluralité des pouvoirs et des facteurs en jeu – les implications du numérique sur le sujet et la manière dont le travail clinique peut et doit intervenir sur ses effets, en prenant en considération simultanément l'histoire subjective et le contexte de sa construction.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- AAP (2016a). Media and Young Minds. Council of Communications and Media. *Pediatrics*, 138(5). (open access).
- AAP (2016b). Media Use in School-Aged Children and Adolescents. Council of Communications and Media. *Pediatrics*, 138(5). (open access).
- Alter, A. (2017). *Irresistible: The Rise of Addictive Technology and the Business of Keeping Us Hooked*. London: Penguin Press.
- Anzieu, D. (1992). *Le Moi-peau*. Paris: Dunod.
- Barnet, J., & Adger, W. N. (2007). Climate change, human security and violent conflict. *Political Geography*, 26(6), 639–655.
- Bergeret, J. (1974). *La personnalité normale et pathologiques*. Paris: Bordas.
- Bergeret, J. (1981). Introduction à l'étude sur la personnalité du toxicomane. *Psychologie clinique et projective*, 32, 9–16.
- Bion, W. D. (1962). *Learning from experience*. Jason Aronson Inc..
- Bowles, C. (2018). *Future Ethics*. NowNext Press.
- Cocorada, E., Maican, C. I., Cazan, A.-M., & Maican, M. A. (2018). Assessing the smartphone addiction risk and its associations with personality traits among adolescents. *Children and Youth Services Review*, 93, 345–354.
- Citton, Y. (2013). L'économie d'attention. *RDL*, 11, 72–79.
- Courtwright, D. T. (2019). *The Age of Addiction. How Bad Habits Became Big Business*. Cambridge: Harvard University Press.
- De Biasi, P.-M. (2018). *Le troisième cerveau. Petite phénoménologie du smartphone*. Paris: CNRS Éditions.
- Ehrenberg, A. (2012). *La société du malaise*. Paris: Odile Jacob.
- Ewing, R., Meakins, G., Hamidi, S., & Nelson, A. C. (2014). Relationship between urban sprawl and physical activity, obesity, and morbidity – Update and refinement. *Health & Place*, 26, 118–126.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir. Œuvres complètes, XV (2002)*. Paris: PUF.
- Godart, E. (2019). Psychopathologie de la vie hypermoderne. *Annales médico-psychologiques*, 177(4), 303–312.
- Green, A. (1990). *La folie privée. Psychanalyse des cas-limites*. Paris: Gallimard.
- Holmes, J., & Nolte, T. (2019). "Surprise" and the Bayesian Brain: Implications for Psychotherapy Theory and Practice. *Frontiers in Psychology | Psychoanalysis and Neuropsychology* (open access: <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2019.00592>).
- Houghton, S., Hunter, S. C., Rosenberg, M., Wood, L., Zadow, C., Martin, K., & Shilton, T. (2015). Virtually impossible: limiting Australian children and adolescents daily screen based media use. *BMC Public Health*. <http://dx.doi.org/10.1186/1471-2458-15-5>
- Hsian, S. M., Burke, M., & Miguel, E. (2013). Quantifying the Influence of Climate on Human Conflict. *Science*, 341(6151).
- Johanssen, J. (2018). *Psychoanalysis and Digital Culture: Audiences, Social Media, and Big Data*. Londres: Routledge Studies in New Media and Cyberculture.
- Khazaal, Y., Billieux, J., Thorens, G., Khan, R., Louati, Y., Scarlatti, E., Theintz, F., Lederrey, J., Van Der Linden, M., & Zullino, D. (2008). French validation of the Internet Addiction Test. *CyberPsychology and Behavior*, 11, 703–706.
- Knafo, D., & Lo Bosco, R. (2016). *The Age of perversion. Desire and Technology in Psychoanalysis and Culture*. Londres: Routledge.
- Lanier, J. (2018). *Ten Arguments for Deleting your Social Media Accounts Right Now*. New York: Henry Holt and Company.
- Lavallée, G. (1999). *L'enveloppe visuelle du moi*. Paris: Dunod.
- Levy, N. (2017). Hijacking Addiction. *Philosophy, Psychiatry & Psychology*, 24(1), 97–99.
- MacRury, I., & Yates, C. (2016). Framing the Mobile Phone: The Psychopathologies of an Everyday Object. *CM: Communication and Media*, XI(38), 41–70.
- Magnenat, L. (Ed.). (2019). *La crise environnementale sur le divan*. Paris: In Press.
- Meyer, M., Adkins, V., Yuan, N., Weeks, H. M., Chang, Y.-J., & Radesky, J. (2019). Advertising in Young Children's Apps. A Content Analysis. *Journal of Developmental & Behavioral Pediatrics*, 40(1), 32–39.
- McDougall, J. (2002). Perversion. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris: Calmann-Lévy p. 1211–1213.
- Mussat, P., & Sarfati, Y. (2019). « Texto maman bobo » : Un marché de l'attention dont les bébés font les frais. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2). (sous presse).
- Niederkrotenthaler, T., Stack, S., Till, B., Sinyor, M., Pirkis, J., Garcia, D., Rockett, I., & Tran, U. (2019). Association of Increased Youth Suicides in the United States With the

- Release of 13 Reasons Why. *JAMA Psychiatry*, 29. <http://dx.doi.org/10.1001/jama-psychiatry.2019.0922> (Published online May 29, 2019).
- OMS (2014). *Public Health Implications of Excessive Use of the Internet, Computers, Smartphones and Similar Electronic Devices. Meeting Report. 27–29 August 2014.* Available from: https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/184264/9789241509367_eng.pdf?sequence=1&isAllowed=y
- OMS (2016). *Les investissements dans le traitement de la dépression et de l'anxiété rapportent quatre fois leur valeur.* Available from: <http://www.who.int/fr/news-room/detail/13-04-2016-investing-in-treatment-for-depression-and-anxiety-leads-to-fourfold-return>
- Poenaru, L. (2015). *L'hallucinateur de déplaisir et ses fondements. Une approche neuro-psychanalytique.* Sarrebruck: Éditions universitaires européennes.
- Poenaru, L. (2019). L'image, angle mort des politiques de santé. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(1), 62–71.
- Reinecke, L., Aufenanger, S., Beutel, M. E., Dreier, M., Quiring, O., Stark, B., Wölfling, K., & Müller, K. W. (2016). Digital Stress over the Life Span: The Effects of Communication Load and Internet Multitasking on Perceived Stress and Psychological Health Impairments in a German Probability Sample. *Media Psychology*, 20(1), 90–115.
- Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse.* Paris: PUF.
- Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique.* Paris: Dunod.
- Samuels, B. (2014). Neoliberalism and Higher Ed. *Psychoanalysis. Culture & Society*, 19, 47–51.
- Scholz, T. (2012). *Digital Labor: The Internet as Playground and Factory.* Londres: Routledge.
- Singer, P. W. (2018). *LikeWar: The Weaponization of Social Media.* Boston: Houghton Mifflin Harcourt.
- Stiegler, B. (2018). *Dans la disruption : Comment ne pas devenir fou ?* Paris: Actes Sud/Babel.
- Storr, W. (2017). *Selfie.* Londres: Picador/Pan MacMillan.
- Tisseron, S., & Tordo, F. (2017). *L'enfant, les robots et les écrans : nouvelles médiations thérapeutiques.* Paris: Dunod.
- Tordo, F. (2015). Utilité du numérique avec les cas-limites. *Adolescence*, 33(3), 535–546.
- Twenge, J. (2017). *iGen.* New York: Atria Books.
- Virilio, P. (2012T). Terra Nova. Rencontre avec l'un des plus grands critiques de notre nouveau monde numérique. In *Culture mobile. Penser la société numérique* <http://www.culturemobile.net/visions/paul-virilio-terra-nova>
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité.* Paris: Gallimard 1975.
- Zuboff, S. (2019). *The Age of Surveillance Capitalism.* New York: PublicAffairs.